



**HAL**  
open science

## Socialisation à l'écriture et formation des doctorants

Sébastien Kapp

► **To cite this version:**

| Sébastien Kapp. Socialisation à l'écriture et formation des doctorants. 2012. halshs-00741152

**HAL Id: halshs-00741152**

**<https://shs.hal.science/halshs-00741152>**

Preprint submitted on 11 Oct 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Premiers textes : socialisation à l'écriture et formation des doctorants

Sébastien Kapp\*<sup>1</sup>

## Résumé

Écrire ne s'improvise pas, spécifiquement quand il s'agit d'écrire une thèse de doctorat où le matériau textuel prend une place de choix (sciences humaines, littérature). La formation des doctorants à l'écriture passe par une mise en circulation de leurs textes dans un système de lecture et de relecture qui va leur permettre d'établir une relation avec les acteurs du monde de la recherche, au-delà du simple périmètre universitaire (institutions de recherche, revues). Également, la socialisation à l'écriture ne se résume pas à l'acquisition de normes. Il faut également considérer de nouvelles logiques, notamment dépasser le rapport maître/disciple, oser s'exposer à la critique, revenir sur ses textes à de nombreuses reprises. Au-delà de la forme définitive sous laquelle ils nous parviennent le plus souvent, les textes de recherche sont avant tout le reflet d'un processus mettant en dialogue un auteur et son lectorat.

Mots-clés : Écriture ; Doctorat ; Formation ; Socialisation

*Écrire est toujours un art plein de rencontres*

Alain. *Propos de littérature*, 1934, p.13

La thèse de doctorat constitue le premier vrai travail de recherche, sanctionné par l'écriture d'un manuscrit d'une taille conséquente (souvent plusieurs centaines de pages) et la remise d'un diplôme qui donne accès aux métiers de l'enseignement supérieur et de la recherche. Écrire sa thèse, c'est en quelque sorte réaliser le chef d'œuvre du compagnon bâtisseur qui aspire à passer maître, c'est l'acte fondateur de la carrière d'un chercheur. Il doit à la fois montrer une compétence de spécialiste de sa discipline, mais aussi attester de capacités à mener une recherche de plusieurs années sur un sujet précis. Faire sa thèse, c'est avant tout suivre un parcours long, prendre un chemin sur lequel le doctorant va rencontrer des obstacles, croiser des acteurs, mettre en place des logiques d'action. Dans cette contribution, j'entends montrer comment le cheminement d'un doctorant dans son accès au monde de la recherche peut s'éclairer sous l'angle de l'écriture.

Réfléchir à la conduite de la thèse selon le principe que l'écriture catalyse bon nombre des difficultés rencontrées par les doctorants, c'est également penser en termes de formation. Faire une thèse, c'est déjà conduire une recherche. Il s'agit également d'un apprentissage professionnalisant qui consiste pour le doctorant à s'approprier un sujet, mais aussi à s'inscrire dans un milieu professionnel plus vaste que la simple institution universitaire. Ainsi quand il s'agit d'aider les doctorants à intégrer ce milieu, les réponses sont souvent très limitées. Mais est-ce bien le rôle de l'institution cependant ? Il ne s'agit pas ici de s'attaquer à l'institution universitaire dans le domaine des lacunes de formation qui l'affectent

---

<sup>1</sup>\*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales ; Université libre de Bruxelles

potentiellement, mais d'essayer de comprendre comment la formation à la recherche passe par une socialisation des doctorants à un public plus large (le monde de la recherche), public avec lequel il entre en contact en écrivant.

Il est donc également nécessaire de revenir sur le caractère solitaire voire esseulé de l'exercice de la thèse (LHERETE 2011, non paginé). Le thésard est en effet souvent moins isolé qu'on ne le dit et ses angoisses éventuelles ne sont pas uniquement d'ordre psychologique (PASSERON, 2004, p.VIII) : elles tiennent très souvent à des « problèmes d'organisation sociale » (BECKER 2011, non paginé). Cette tendance à la psychologisation de la thèse et de l'écriture (LEMIEUX, 2010, p.389) est renforcée par l'existence de publications qui les évoquent sur le mode du témoignage (comme montré par MATHIEU-FRITZ et QUEMIN, 2007, s. p.) ou du récit d'une expérience désagréable (BUONO, 2007). Dans le cas présent, je souhaite offrir un autre angle de vue, en questionnant certains mécanismes inhérents à la thèse en les liant à l'écriture et en leur attribuant des caractéristiques sociales.

Il ne s'agit pas ici de dire « comment écrire mieux », mais plutôt de tenter de comprendre, au-delà des apparences, ce qu'implique le fait d'écrire. Mon but n'est pas de fournir des astuces ou encore des « ficelles » (BECKER, 2002), mais de proposer une réflexion sur la manière dont l'activité d'écriture fonctionne pendant la thèse. Je souhaite donc immédiatement présenter l'écriture comme un phénomène plus large que la simple rédaction, la transcription d'une pensée qui existe au préalable et qu'il suffit de coucher sur le papier<sup>2</sup>. Ecrire ne s'improvise pas, cela s'apprend, et c'est en se socialisant qu'on l'apprend.

La socialisation à l'écriture, la socialisation par l'écriture, cela implique que le doctorant établisse des relations sociales avec d'autres acteurs du monde de la recherche. Or à la différence de son début de carrière dans l'institution universitaire en tant qu'étudiant, le doctorant fait ici l'exercice d'écrire pour des pairs qui jugeront au final de sa capacité à devenir l'un d'eux. La thèse marque donc à la fois la fin de la formation de l'étudiant et le début de sa carrière. C'est le double statut du doctorant qui interroge également : plus tout à fait étudiant (il donne par exemple des cours) mais pas encore tout à fait chercheur, il se situe dans une zone de transit, souvent mal connue au moment où il y pénètre, et à l'issue de laquelle il devra avoir livré la preuve de sa compétence<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup>Ecrire, c'est faire la recherche et pas simplement la transcrire : prendre des notes, faire des entretiens, rédiger des questionnaires, des fiches de lecture, un journal de terrain, c'est déjà écrire.

<sup>3</sup> Bourdieu (1980 ; p.114) évoquait notamment l'entrée des étudiants à l'université comme une « seconde naissance »

Nous allons nous pencher ici sur plusieurs aspects de ce phénomène de socialisation au monde de la recherche grâce à l'écriture, en mettant en avant les relations qui se tissent entre un doctorant et ses lecteurs. Tout d'abord, je présenterai la manière dont un texte entre dans un système circulatoire impliquant des relations entre des acteurs. Ensuite, je me pencherai sur quelques unes de ces relations, notamment en critiquant la socialisation à l'écriture comme la simple acquisition d'un système de normes (la « culture académique », « l'écriture scientifique »). Enfin, je m'intéresserai à certaines idées reçues sur les enjeux et le fonctionnement de l'écriture pendant la thèse.

### **L'écriture comme système circulatoire dans lequel le doctorant doit s'insérer**

Nous n'écrivons pas pour un « auditoire universel », nous dit Jean Claude Passeron (PASSERON, 2004, p.X). Les gens à qui nous envoyons nos textes sont ceux qui ont la possibilité d'émettre un avis sur eux : ils constituent des « communautés interprétatives » (BECKER, 2009, p.74). Une première étape du phénomène de socialisation dont il est question ici consiste à identifier qui sont les personnes avec lesquelles le doctorant va tisser un lien par le texte.

Suivons un raisonnement logique. Tout d'abord : quels sont les acteurs impliqués dans la socialisation à l'écriture des doctorants ? Des acteurs individuels (son directeur de thèse, le doctorant lui-même, d'autres doctorants, des chercheurs en poste, des professionnels de l'édition) mais également des acteurs groupés en institutions (comité éditorial, jury de thèse, école doctorale).

Ensuite, dans quels types de relations ces acteurs sont-ils impliqués ? Avant tout des phénomènes d'échanges, pas toujours réciproques, pas toujours concluants, de textes. Un chercheur publie sa recherche sous forme de livre ou d'article, un doctorant lit ce texte, le critique, puis publie à son tour cette critique enrichie de ses propres apports sous forme d'article ou de thèse. Avant cela, il est conseillé que le doctorant ait pris soin de se faire relire par un chercheur allié, par un autre doctorant, par son directeur de thèse, qui tous lui feront un retour critique de son travail, qu'il tentera alors d'améliorer avant soumission. Une fois soumis, le texte sera évalué par les membres d'un comité de lecture, par un secrétaire de rédaction, par un rédacteur en chef, par un jury de thèse. Il sera souvent renvoyé à l'auteur selon les formules consacrées « avec demandes de modifications », mineures ou majeures. Parfois, il sera simplement rejeté, et plus rarement encore accepté en l'état. Une fois accepté définitivement, le texte sera publié, puis lu par un public plus ou moins large, qui se servira à

son tour du texte pour sa propre recherche (droit de réponse, courrier des lecteurs, note de lecture, recension), et ainsi de suite.

Il en est de même à peu de choses près pour l'écriture d'une thèse (qui confère en plus un grade - docteur - et donne accès à une profession réglementée), pour celle d'un ouvrage (qui donne généralement lieu à une contractualisation avec un éditeur), d'un projet de thèse, d'une demande de financements ou d'un rapport de recherche, même si tous ces textes n'entrent ou ne sortent pas dans la circulation de la même façon (certains ne sont pas lus, d'autres jamais publiés). Les textes que nous produisons, y compris pendant la thèse, sont donc pris dans un système circulatoire complexe : ils sont produits, repris, critiqués, enrichis, publiés, rejetés, etc. Cependant, dans la plupart des cas, le texte qui nous est le plus accessible apparaît sous sa forme finale (l'article paru, l'ouvrage publié, la thèse déposée). Le long travail de perfection et de circulation du texte reste souvent invisible, et en conséquence mal appréhendé par le doctorant qui en est peu familier. Or, la trace laissée par un phénomène social ne saurait seule suffire à l'expliquer : il faut reconstruire le phénomène et les relations sociales qui l'ont mis en jeu pour le comprendre (LATOUR, 2007, p.17).

En somme, à travers la production et l'échange d'un matériau écrit, se crée une relation sociale entre un doctorant et plusieurs autres acteurs qui vont constituer pour lui un lectorat critique. Tous ont des logiques d'action et de pensée, tous se positionnent dans leur champ, tous alternent les rôles (le chercheur a été doctorant, avant d'être à la fois membre d'un comité de rédaction ou d'une commission de recrutement).

Nous avons à ce stade identifié les acteurs impliqués dans cette pratique d'écriture (la circulation de textes) qui met en jeu un phénomène de socialisation à la pratique de la recherche (par le dialogue - ou l'absence de dialogue - entre ces acteurs), et qui constitue un apprentissage du métier de chercheur (dont l'écriture, selon Marc Augé (2006) reste l'activité principale). La circulation des écrits, présentée comme je viens de le faire, apparaît comme un phénomène relativement simple. Il n'en est rien en réalité. En effet, cette relation sociale qui transite par l'écriture cache bon nombre d'autres phénomènes plus complexes que nous allons évoquer ici, dont certains peuvent apparaître comme des points de blocage du système circulatoire<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> L'analogie systémique est moins due à une prise de position théorique qu'au besoin de la démonstration. En réalité on pourrait très bien voir l'échange de textes comme un réseau constitué de points de passage, dont certains seraient possiblement absents, bouchés ou constructibles.

Ainsi, pour évoquer la formation du doctorant à l'écriture, et en toile de fond, son insertion dans le monde académique, je vais m'intéresser à quelques-uns de ces phénomènes de socialisation.

### **Ecriture et « culture universitaire » : le cas des littéracies**

L'apprentissage de l'écriture, telle qu'elle est sollicitée dans le milieu de la recherche, s'effectue par le faire, et donc par tâtonnement. Il existe certes des guides et des manuels qui traitent du sujet de l'écriture (BEAUD, 2003) tout autant que de nombreux travaux autour de ce qu'on appelle aujourd'hui en français les « littéracies » (BARRE DE MINIAC et al., 2004) ou « littératies » (DIONE et BERGER, 2007), gallicisme des *literacies* anglophones et qui se situent dans le champ des études en didactique. La question souvent posée est celle de l'apprentissage par les étudiants d'une « culture universitaire », qui inclurait la question des apprentissages continus ou continués, c'est-à-dire les *soft skills* ou compétences transversales<sup>5</sup>. Il s'agit de tout ce qu'on apprend à l'université sans vraiment s'en rendre compte, et spécifiquement en doctorat : approche scientifique des langues étrangères, gestion de projet de recherche, quête pour les financements, réponse à des appels à contribution, travail en équipe et bien évidemment écriture. Dans l'univers anglo-saxon, les *literacies* mélangent savamment niveau d'expression, usage correct des citations, respect des conventions d'écriture, lecture active, etc. mais il semblerait que la réflexion « du texte pour le texte » reste, à en croire Bruno Latour « une obsession continentale » (LATOUR, 2007, p.179)<sup>6</sup>.

Ainsi, il me semble que cette démarche des littéracies confond parfois trois choses :

- La caractère discret ou informel de certaines compétences acquises à l'université (absence potentielle de formation concrète par un stage ou un cours)
- Le fait que ces compétences ou connaissances s'acquièrent essentiellement par la pratique (l'apprentissage par le faire, ou sur le tas)
- Le fait qu'une pratique tacite, voire un auto-apprentissage, soit suffisant à les acquérir

En réalité, les questions posées par les littéracies concernent peu le cas spécifique des doctorants face à l'écriture d'une thèse et leur démarche implique souvent de considérer qu'il existe une écriture scientifique qui serait le « lieu transparent de fixation et de transmission »

---

<sup>5</sup> dont on remarquera que le sens français n'est pas tout à fait le même.

<sup>6</sup> Une réflexion « d'écriture au sujet de l'écriture » a pourtant été menée avec exhaustivité au département d'anthropologie de l'université de Durham (Royaume-Uni).

Voir <http://www.dur.ac.uk/writingacrossboundaries/writingonwriting/> (consulté en décembre 2011).

(CHARMILLOT,2010), reflet d'une culture universitaire homogène, y compris à des échelles nationales. A cela s'ajoute l'idée d'un cloisonnement disciplinaire : on n'écrit pas de la même manière en sciences dures, en littérature, en sciences humaines ou en psychologie, puisque les modes d'écritures reflètent les préoccupations divergentes des disciplines.

Il existe sans doute un style scientifique, comme un style journalistique, littéraire ou poétique. On n'écrit pas une liste de commissions comme on écrit une déclaration d'amour. Mais est-ce de cela qu'il s'agit ? La question de cette écriture scientifique a été déjà débattue (CHARMILLOT, *op. cit.*) tout autant que celle du style (BECKER, 2004, p.34). On peut donc considérer que l'écriture scientifique ou académique, sans même remettre en cause son existence, est avant toute chose le résultat d'un processus, qu'elle est produite selon des normes données par des acteurs (les chercheurs, les enseignants) parfois regroupés en institutions (les universités).

Premier phénomène social concernant l'écriture : elle est parfois considérée comme une simple technique à acquérir, reflet de l'inscription d'un acteur (l'étudiant) dans un contexte (l'université), celui de l'apprentissage de normes ayant cours dans une institution (LEA et STREET, 1998). Il me semble pourtant nécessaire de questionner l'origine de ces normes. Cependant, si les *literacies* anglophones font souvent grand cas de la notion d'esprit critique (ICAS, 2002), il faut également rappeler la place de l'écriture comme relation sociale et examiner les construits sociaux comme « la culture universitaire » ou les « disciplines scientifiques », afin d'aider les étudiants à mieux se positionner dans le champ académique. Spécifiquement aux Etats-Unis, la notion de *literacy* évoque également un niveau d'éducation scolaire, notamment d'alphabétisation. Les *literacy tests* ont donc pu désigner à la fois la politique discriminatoire de certains états qui faisaient passer aux électeurs afro-américains des tests d'alphabétisation avant de leur accorder le droit de vote, mais également de simples examens d'entrée à l'université destinés à évaluer le niveau scolaire des lycéens.

### **Se socialiser à l'écriture pour lutter contre certaines idées reçues**

Il existe donc des normes et des conventions d'écriture ayant cours dans le monde académique. Partons ici du principe que la « culture universitaire » est différente entre les pays, mais aussi entre les universités d'un même pays, ainsi qu'en leur sein entre leurs différents départements et disciplines. Sans sacrifier à un relativisme absolu (« à chacun sa manière d'écrire ») ni perdre de vue les préoccupations communes de doctorants de disciplines

et de pays différents, essayons d'en décrypter certains mécanismes généraux sans devenir trop généralisant<sup>7</sup>.

Pendant trois années consécutives, j'ai animé dans une institution d'enseignement supérieur un séminaire consacré en grande partie aux « problèmes » de l'écriture<sup>8</sup>. Sur plus d'une trentaine de séances de deux heures, plus de 300 doctorants de disciplines et institutions variées, originaires de différents pays, ont pu y dialoguer avec des représentants du monde la recherche francophone (chercheurs, éditeurs, rédacteurs en chef, personnels administratifs venant de France, de Belgique, de Suisse, de Tunisie) sur des thèmes comme « la publication dans les revues », « les carrières dans l'enseignement supérieur » ou « les associations de chercheurs ». Très rapidement, les deux publics ont pu faire état de certaines idées reçues impliquant des phénomènes liés à l'écriture.

### **L'angoisse de la « patte blanche » et l'auto-publication**

Les doctorants estiment parfois que la publication dans les revues ne leur est pas accessible: il faut s'être fait un nom pour publier, pouvoir montrer patte blanche. Il s'agit bien d'une angoisse et pas d'une peur, car la différence entre les deux notions, c'est qu'une angoisse est une peur sans objet. Or, des nombreux témoignages apportés par les responsables de revues, aucun n'a confirmé cette pratique de publier « à la tête du client ». Certains ont même avoué ne pas « couler sous les propositions émanant de doctorants » voire les inciter à publier dans une rubrique dédiée<sup>9</sup>. D'autres ont également fait état d'évaluations à l'aveugle ayant débouté des auteurs passant pour être « des sommités ».

Toute croyance est difficile à contredire. Certains doctorants ont confirmé leur intuition en témoignant d'un phénomène paradoxal : une rubrique dédiée aux « premiers textes » est certes le témoin d'un accès facilité à la publication, mais n'est-ce pas en retour une manière d'isoler des articles jugés « moins bons » que le contenu produit par des chercheurs reconnus ?

Ce phénomène de méfiance se manifeste sous d'autres formes paradoxales. Une stratégie fréquemment observée est l'auto-publication des doctorants. Ce phénomène a été rendu spécifiquement visible ces dernières années par l'explosion des blogs scientifiques et des carnets de recherche sur le web. Techniquement, il est plus facile aujourd'hui de diffuser

---

<sup>7</sup> Etant moi-même issu des sciences humaines, je prie le lecteur d'excuser un usage de sources et de raisonnements typiques de ces disciplines. J'ai essayé autant que possible de rendre mes arguments applicables plus largement, notamment aux disciplines littéraires.

<sup>8</sup> Séminaire des 'Aspects Concrets de la Thèse', EHESS, Paris, dont les comptes-rendus sont accessibles à l'adresse : <http://act.hypotheses.org/>, co-organisé avec Moritz Hunsmann. Ouvrage collectif à paraître en 2012.

<sup>9</sup> C'est par exemple le cas de la revue internationale *SociologieS*

ses propres textes sur internet que cela ne l'était du temps des photocopieuses. Si d'un côté, on peut apprécier que les doctorants se forment au métier de chercheur par l'utilisation des nouvelles technologies, et la création d'une revue à comité de lecture<sup>10</sup>, cette stratégie peut également s'accompagner d'une tentation de repli sur soi, et donc d'une rupture de la relation entre le doctorant et les acteurs du monde de la recherche. Partant du principe qu'ils n'ont pas accès aux pages des revues traditionnelles, certains doctorants prennent le contre-courant de monter leurs propres supports alternatifs de publication, dont les succès sont malheureusement rarement durables<sup>11</sup>.

C'est ici le statut ambigu du doctorant qui est à la base de cette interprétation : encore étudiant sur la plan théorique, déjà chercheur sur le plan concret, il estime parfois devoir acquérir une crédibilité suffisante avant que de pouvoir se lancer dans le grand bain de la publication. Paradoxalement, c'est pourtant bien la parution d'articles qui lui assurera cette légitimité. Les contre-exemples existent cependant, certains n'hésitant pas à aborder le sujet même de l'écriture de la thèse dans des revues dites « de premier plan » (ZAKI, 2006).

### **La peur de la critique : la « belle plume », on l'a ou on ne l'a pas**

La main verte, l'oreille musicale, la bosse des maths, le sens du rythme : autant d'aptitudes que certains individus posséderaient « naturellement » mais d'autres pas. Il en est de même de la « belle plume ». C'est une idée certes naïve, mais très répandue : il y a des chercheurs qui écrivent bien sans s'en rendre compte et d'autres qui écrivent mal et qui ne peuvent rien y faire.

A défaut de pouvoir affirmer qu'il existe une technique naturelle ou acquise pour écrire mieux (encore faudrait-il savoir ce que cela signifie) on peut supposer que la pratique de l'écriture et l'exposition à la critique d'autrui influencent positivement l'auteur<sup>12</sup>.

Cette question nous permet d'aborder le cas des ouvrages consacrés à l'écriture en cela qu'ils participent de la formation des doctorants. Ainsi, si l'on peut émettre des réserves sur le caractère péremptoire des titres de certains ouvrages spécialisés : *Comment réussir sa thèse* (ROMELAER et KALIKA, 2011), *Réussir sa thèse en sciences sociales* (HERZLICH, 2002), *L'art de la thèse* (BEAUD, 2003), *Come si fa una tesi di laurea* (ECO, 2005), il n'est pas non plus exclu de chercher à partager quelques « ficelles » (BECKER, 2002), donner des conseils

---

<sup>10</sup> Je citerai l'excellent travail réalisé par l'équipe de la revue belge *Emulations* <http://www.revue-emulations.net/>

<sup>11</sup> Une revue des étudiants de l'EHESS de Paris (*Inter-dits*) est notamment en projet depuis 2010, mais n'a pas encore publié son premier numéro

<sup>12</sup> C'est le point de vue général de Bourdieu au sujet de Flaubert dans *Les règles de l'art*

techniques (MATHIEU-FRITZ et QUEMIN, 2007) ou chercher à rendre ses écrits « plus lisibles » (FERREUX, 2009).

Evoquer la belle plume, c'est en quelque sorte oublier à nouveau que l'écriture est un mode de socialisation. On n'apprend pas à écrire seul, au fond de sa caverne (pour reprendre le célèbre mythe de Platon) en regardant les ombres de ceux qui s'affairent à écrire. Un texte sert à communiquer le résultat d'une recherche, en cela il s'inscrit dans un panorama d'autres textes traitant d'un sujet proche. Des lecteurs vont le lire, en penser quelque chose, le critiquer, l'évaluer : exposer sa pensée en diffusant ses textes n'est pas sans générer une certaine appréhension.

A cela s'ajoute une habitude scolaire des rapports du doctorant à ses textes : on écrit seul. Or, il y a une différence entre le fait de devoir produire seul une réflexion aboutie, sur la base de ses propres recherches, et s'isoler dans la manière de rendre compte de cette recherche. Se faire relire, ce n'est pas tricher et se faire donner les résultats d'un problème qu'on ne saurait résoudre seul, comme lorsqu'on passe un examen. Les nombreux examens (dissertations, essais, commentaires critiques) que passent les étudiants avant de se lancer dans une thèse n'ont pas le même statut que le travail qu'on leur demande pendant le doctorat. Il ne s'agit pas de rendre compte de manière critique d'une connaissance acquise mais de produire une connaissance originale. La logique du dialogue qui s'établit entre un doctorant et son lectorat n'est donc pas celle de la transmission d'une technique ou de l'évaluation d'une connaissance, mais d'un accompagnement pour mettre en œuvre ce qui permet de produire de la connaissance. Il semble que les doctorants redoutent cette étape critique, sans doute par habitude de voir leurs travaux d'étudiants jugés, notés et évalués.

### **Le texte n'est pas « une peinture japonaise à l'encre »(H. S. Becker), il se construit en circulant**

Dans le même ordre d'idée, plusieurs intervenants du séminaire ont témoigné d'un phénomène surprenant: un grand nombre d'articles renvoyés à des doctorants avec demandes de modifications ne reviennent jamais vers la revue. Il s'agit d'une idée proche de celle de la « belle plume » : un texte se pond dans son état définitif, on ne revient pas sur ce qu'on écrit. Howard S. Becker a comparé cela (BECKER, 2004,p.16)à « une peinture japonaise à l'encre, on le fait et c'est soit réussi, soit raté ».

C'est ici qu'on pourrait critiquer l'institution universitaire et sa manière traditionnelle de valider les connaissances. Une copie d'examen est corrigée avec des annotations souvent

très parlantes, cependant, on n'a que rarement la possibilité d'y revenir. L'examen est réussi ou raté, le diplôme obtenu ou échoué. Or ce rapport à l'écriture change du tout au tout pendant la thèse : l'article ou la thèse n'ont rien de commun avec la copie que l'étudiant a écrite dans le stress de l'examen, sur un sujet qu'il ne connaissait pas à l'avance, qu'il n'a pas eu le temps de reprendre et à laquelle un enseignant a attribué une note.

En somme, la formation pré-doctorale ne favorise pas le fait qu'on puisse apprendre de ses échecs ou de ses erreurs, ni même parfaire son travail en le reprenant. Plusieurs étapes du processus de publication peuvent ainsi être mal interprétées : un refus n'implique pas de ne pas retenter sa chance chez une autre revue (MATHIEU-FRITZ et QUEMIN, *op. cit.*), une demande de modification témoigne davantage de l'intérêt d'un lectorat que d'un refus déguisé. Proposer un texte à la critique, c'est donc prendre un risque nécessaire à l'amélioration de ce qu'on produit. Retarder cette prise de risque ne fait qu'augmenter l'écart potentiel entre ce qu'on écrit et ce qui est véritablement attendu.

Cela ne veut pas dire que le dialogue qui s'établit par le texte n'évoque que les points à améliorer. Au contraire, plusieurs participants du séminaire ont témoigné, qui doctorant ou qui rédacteur en chef d'une revue, d'avoir été surpris de voir leurs textes acceptés sans demandes de modifications. Il naît ainsi une relation d'attentes réciproques entre celui qui écrit et celui qui lit : l'auteur attend qu'on lui dise le bon et le mauvais, le lecteur attend un texte qui correspond à ce qu'il veut publier (ou reconnaître comme un travail convenable dans le cas de la thèse). Au-delà de la qualité intrinsèque des textes que nous produisons, il s'agit ici de comprendre que cette relation entre l'auteur et son lectorat n'est pas toujours symétrique ni donnée par avance : elle se construit sur la base de normes flottantes<sup>13</sup> et plusieurs relecteurs peuvent avoir des avis contradictoires sur un même texte.

Pour citer un intervenant du séminaire<sup>14</sup> : « le monde éditorial est par nature sensible à l'argumentation et à la persuasion ». L'enjeu consiste donc à satisfaire cette attente (donc à l'identifier le plus précisément possible au préalable), mais aussi à savoir s'y adapter en cours de route (en cas de demande de modifications). Il existe ainsi une marge de manœuvre dans le phénomène d'acceptation d'un texte. L'appréhension de cette marge de manœuvre (ce qu'on veut écrire, ce qu'on écrit vraiment, ce qu'on peut corriger et ce qu'on ne veut pas reprendre) fait partie du processus de formation à l'écriture.

---

<sup>13</sup> Relatives à l'histoire et aux traditions des institutions académiques qui les établissent

<sup>14</sup> Compte-rendu de séance disponible ici : <http://act.hypotheses.org/830> (consulté en décembre 2011)

### **Des idées (pas totalement) reçues : « rendez-moi un texte parfait ! »**

Au cours du séminaire, les doctorants ont soulevé un autre paradoxe : leur directeur de thèse, un membre d'un comité de rédaction, un éditeur exigeaient d'eux des textes « parfaits » ou « aussi proches de la perfection que possible ». N'est-ce pas là une injonction contradictoire ? Comment apprendre à écrire, mais produire quelque chose de parfait ? Ici encore, il faut décrypter un message qui n'a rien d'évident quand on n'est pas socialisé au phénomène d'écriture.

« Rendez-moi un texte parfait » pourrait vouloir dire « ce que vous allez m'envoyer à intérêt d'être rudement bon ! ». En réalité, ne pourrait-on également l'interpréter comme « je n'ai pas envie de corriger vos virgules mal placées et vos fautes d'orthographe » ? Personne n'apprécie de repasser derrière quelqu'un qui a mal fait son travail, c'est le cas également pour l'écriture : ce que vous pouvez corriger vous-mêmes et facilement de surcroît (grâce à un dictionnaire ou un livre de grammaire) ne doit pas échoir au lecteur. Se socialiser à l'écriture, c'est aussi apprendre ce qu'on attend d'un auteur. Le lectorat d'un doctorant est constitué de personnes qui n'ont souvent que peu le temps de le relire, et qui ne sont généralement pas payés pour le faire. Un grand nombre de revues fonctionnent notamment sur un travail non rémunéré, très peu ont même les moyens d'embaucher un secrétaire de rédaction. Leur ajouter un travail fastidieux de correction orthographique ou des normes de présentation est du plus mauvais effet. Il y a là encore un risque de mauvaise interprétation des consignes éditoriales données par les revues qui reçoivent des articles ou les facultés qui reçoivent les manuscrits de thèse. Ces consignes peuvent sembler de la maniaquerie (police, espacement, format de la bibliographie, etc.). Il s'agit simplement de « normes pratiques » (OLIVIER DE SARDAN, 2001, p.73) qui visent à économiser temps et énergie pour se concentrer sur le fond du texte, et pas sur sa forme. Un texte « parfait » dans ce sens serait celui qui n'occasionne pas de travail supplémentaire ou inutile à son relecteur, comme l'illustre Umberto Eco : « Le texte est une machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc » (ECO, 1985, p. 27).

Le texte véhicule en outre des représentations parfois involontaires propagées par son auteur ou projetées sur lui. Un style ampoulé, docte ou jargonneux laisse penser à un abus du style au détriment du sens. Une mauvaise orthographe induit l'idée d'une certaine négligence. Comme dans tout exercice de présentation, certains détails comptent. Ce n'est pas la chemise repassée qui fait le bon candidat lors d'un entretien d'embauche, mais une chemise froissée ne laisse pas une bonne impression non plus. Quand un auteur soumet un texte, il doit aussi convaincre que ce texte est publiable, ou qu'il permet de lui conférer le grade de docteur. Se

socialiser à l'écriture pendant la thèse, c'est aussi comprendre comment mettre toutes les chances de son côté pour présenter le texte le plus « parfait » possible.

Ainsi le « texte parfait » ne s'oppose pas au « texte incomplet ». Au contraire, des textes « pas encore parfaits » (c'est-à-dire socialisés à tous les enjeux de l'écriture) doivent déjà tendre, au moment où ils sont envoyés dans la circulation, à respecter certaines attentes fondamentales : un soin particulier apporté à l'orthographe, à la grammaire, à la ponctuation, toutes ces petites choses qui nous paraissent anodines, mais qui agacent inutilement le relecteur.

Se socialiser à l'écriture, c'est aussi se faire son propre critique pour anticiper les critiques que d'autres apporteront (LATOURET ET BASTIDE, 1983). Il peut ainsi se nouer une relation factice entre l'auteur et lui-même, pour faire semblant de relire un texte qu'il n'aurait pas écrit. Cela implique en l'occurrence de relire des textes « imparfaits » pour mieux remarquer un style trop oral, des phrases incomplètes, des enchaînements peu solides, des incises inutiles. Un texte se travaille et se retravaille à de nombreux niveaux : légèreté du style, construction logique, précision du vocabulaire, exhaustivité des références, respect des propos des auteurs cités, etc. Il vaut donc mieux toujours faciliter l'exercice de relecture demandé à un tiers, d'autant que tous les relecteurs ne remarquent pas les mêmes écueils. On ne voit pas souvent soi-même ses erreurs les plus grossières, qui crèveront les yeux d'un autre, raison pour laquelle, comme le prône Becker, il est utile de mélanger les statuts sociaux et les niveaux d'expérience dans des exercices d'écriture et de lecture critiques (BECKER, 2004, p. 8 et suivantes).

## **Conclusion**

Mon propos n'est pas d'attaquer l'université ou ses représentants (les directeurs de thèse par exemple) dans leurs lacunes à former les doctorants à l'exercice de la thèse, spécifiquement sur la plan de l'écriture. Les pratiques d'écriture pendant la thèse dépendent en fait assez peu de l'institution elle-même, mais davantage de l'inscription d'un doctorant dans un réseau de relations, constitué de chercheurs, d'enseignant, de professionnels de l'édition, d'autres doctorants. C'est en diffusant ses écrits qu'on apprend à connaître le milieu de la recherche. S'agissant d'un apprentissage par le faire, l'exercice demande une grande autonomie, or l'autonomie ne s'enseigne pas : elle s'acquiert. La position des institutions avec lesquelles le doctorant entre en contact au cours de son parcours de thèse est ambiguë : doivent-elle accompagner, former ou laisser faire ? Il est également délicat pour un directeur

de thèse de soutenir ou de freiner les envies de publier de son doctorant, au mieux peut-il tenter de l'accompagner sans reproduire une logique du maître au disciple. Marc Bessin évoque le sujet de l'encadrement en insistant sur une nécessaire sortie du « colloque singulier » dans lequel le directeur est la référence unique du doctorant<sup>15</sup>.

L'écriture apparaît donc comme un thème souvent révélateur de problèmes plus généraux rencontrés pendant la thèse, comme l'incertitude du statut d'étudiant-chercheur, le manque de balises pour se repérer dans le monde de la recherche ou encore les injonctions contradictoires (apprendre l'autonomie, écrire des textes parfaits). Le temps de la thèse est l'occasion d'établir un dialogue didactique autour de l'écriture avec ceux qui la connaissent bien. Plus que tout autre chose, il s'agit ici d'une démarche par le faire, une formation continue et « continuée » qui constitue également une étape transitoire entre le monde de l'étudiant et celui du professionnel. La thèse est de ce point de vue une formation professionnalisante : elle apprend le métier de chercheur.

Au final, un texte peut apparaître, si l'on suit Bruno Latour (LATOURE, 2006, p.33), comme la version stabilisée d'une controverse agitant plusieurs acteurs. Un texte va circuler, être critiqué, repris de nombreuses fois, par de nombreuses personnes, la forme qui nous parvient est stabilisée, consensuelle. Cette forme aboutie ne doit pas occulter le travail de dialogue, voire de négociation, qui a permis de le produire et de le publier, car elle risque de laisser penser que c'est sous cet aspect « parfait » que les textes naissent, alors qu'il n'en est rien.

Writing is not about improvisation, specifically when it comes to a PhD dissertation, in which the written substance is dominant (humanities and literature). PhD students' training to writing is highly related with launching their texts in a circulatory system of reading and proofreading which will result in creating a relationship with research scholars, beyond university outskirts (research institutions, journals). Writing involves social norms; still, socializing to writing is not just about acknowledging those norms. New logics of writing are at stake, especially in getting over a master/student relationship, experiencing of criticism, rewriting one's texts again and again. Text, not to consider only the final form in which we read them most often, are first of all the result of a process which involves a dialogue between an author and his readership.

Keywords: Writing; PhD; training; Socialization

## Références bibliographiques

ALAIN (CHARTIER Émile). **Propos de littérature**. Ed. Paul Hartmann, Paris, 1934

---

<sup>15</sup>Intervention au séminaire résumée par Moritz Hunsmann (<http://act.hypotheses.org/924>; consulté en décembre 2011)

- AUGÉ Marc. **Le métier d'anthropologue. Sens et liberté.** Galilée, Paris, 2006
- BARRÉ-DE MINIAC Christine, BRISSAUD Catherine et RISPAIL Marielle. **La littéracie: conceptions théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture.** L'Harmattan, Paris, 2004
- BEAUD Michel. **L'art de la thèse.** La Découverte, coll. Guides Repères, Paris, 2003 (1985)
- BECKER Howard S. **Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales.** La Découverte, Paris, 2002 (1998)
- BECKER Howard S. **Ecrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre.** Economica, Coll. Méthodes des sciences sociales, Paris, 2004 (1986)
- BECKER Howard S. **Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales.** La découverte, coll. Guides Repères, Paris, 2009 (2007)
- BECKER Howard S. **Les problèmes des doctorants sont des problèmes d'organisation sociale.** Communication donnée au séminaire des Aspects Concrets de la Thèse, le 4 novembre 2011 (EHESS, Paris). Disponible sur <http://act.hypotheses.org/1406> (consulté en décembre 2011)
- BOURDIEU Pierre, **Le sens pratique.** Ed. de Minuit, Paris, 1980.
- BUONO Clarisse. **Félicitations du jury.** Ed. Privé, coll. Les clandestins, 2006
- CHARMILLOT Maryvonne. **L'écriture scientifique existe-t-elle ?** Billet disponible sur le carnet de recherche 'Les aspects concrets de la thèse' <http://act.hypotheses.org/564> (consulté en décembre 2011)
- DIONNE Anne-Marie et BERGER Marie-Josée. **Les littératies: perspectives linguistique, familiale et culturelle.** Presses de l'université d'Ottawa, 2007
- ECO Umberto. **Lector in fabula.** Grasset & Fasquelle, le Livre de Poche, Paris, 1985
- ECO Umberto. **Come si fa una tesi di laurea. Le materie umanistiche.** Tascabali Bompiani, Milan, 2005 (1977)
- FERREUX Jean. **De l'écrit universitaire au texte lisible. Petit essai sans prétention à l'usage non exclusif des docteurs, doctorants et autres chercheurs qui souhaitent trouver un lectorat élargi pour leurs travaux.** Ed. du Téraèdre, Paris, 2009
- HERZLICH Claudine. **Réussir sa thèse en sciences sociales.** Nathan université, Coll. 128, Paris, 2002
- Intersegmental Committee of the Academic Senates of the California Community Colleges. **Academic Literacy: a Statement of Competencies Expected of Students Entering California's Public Colleges and Universities.** Ed. ICAS, 2002
- LATOURET Bruno. **Changer de société, refaire de la sociologie.** La découverte/Poche, Paris, 2007 (2005)

- LATOUR Bruno et BASTIDE Françoise. Essai de science-fabrication. **Études françaises**, vol. 19, n° 2, p. 111-126, 1983
- LEA Mary et STREET Brian. Student Writing in Higher Education: an Academic Literacies Approach. **Studies in Higher Education**, Juin 98, Vol. 23, Issue 2, p. 157, 1998
- LEMIEUX Cyril. L'écriture sociologique. In PAUGAM Serge (dir.). **L'enquête sociologique**. PUF, Paris, p.387-410, 2010
- HAMMOU Karim, HUNSMANN Moritz, KAPP Sébastien, LEGRAND Jade et LOLOUM Tristan (Comité de rédaction). **Les Aspects Concrets de la Thèse**. Carnet de recherche présent sur la plateforme *Hypothèses.org* depuis octobre 2010 : <http://act.hypotheses.org/>
- LHERETE Héloïse. La solitude du thésard de fond. **Sciences humaines**, n°230, octobre 2011
- MATHIEU-FRITZ Alexandre et QUEMIN Alain. Publier pendant et après la thèse. Quelques conseils à l'attention des jeunes sociologues. **Socio-logos**, n°2, 2007
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2001. *L'enquête de terrain socio-anthropologique*. In BOUTIER Jean, FABIANI Jean-Louis et OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre (Textes de), 2001. *Corpus, sources et archives*. Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain, Tunis
- ROMELAER Pierre et KALIKA Michel, 2011 (2007). *Comment réussir sa thèse. La conduite du projet de doctorat*. Dunod, Coll. Méthod'o, Paris
- ZAKI Lamia, 2006. *L'écriture d'une thèse en sciences sociales : entre contingences et nécessités*. Genèses 2006/4, n°65, p.112-125